Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2023 • Jour 1

Code sujet **23-HLPJ1LI1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Première partie : interprétation littéraire — L’identité de soi dans Bourlinguer de Blaise Cendrars
1 réponses • sujet p. 2–3

Deuxième partie : essai philosophique — Le moi et les images fugitives
1 réponses • sujet p. 3–3

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

Première partie : interprétation littéraire

10 points

L’identité de soi dans Bourlinguer de Blaise Cendrars

Première partie : interprétation littéraire

Question Question

Sujet p. 2, 3

> Quelles réponses Cendrars explore-t-il face à la question : « qui suis-je ? » ?

Introduction. À soixante ans, le jour de son anniversaire, Cendrars pose la question « Qui suis-je ? » (l. 1-2). Dans cet extrait autobiographique de *Bourlinguer*, il éprouve plusieurs manières de se définir : par son image et son corps, par les traces de ses rôles et de son existence, puis par une évaluation morale et spirituelle de lui-même. Le texte ne livre donc pas une identité toute faite : il met en scène une recherche et le rejet de réponses jugées insuffisantes.

1. Les images et les signes extérieurs ne suffisent pas à définir le moi. Cendrars commence par écarter les portraits de peintres, puis les « milliers de photographies » et les documents liés à sa carrière cinématographique (l. 3-10). La longue énumération, qui va des « instantanés » aux « négatifs », aux clichés publicitaires et à la radiographie (l. 6-17), donne l’impression d’une documentation abondante, presque exhaustive. Pourtant, cette profusion échoue : ces traces ne lui fournissent qu’« une image fugitive » (l. 17-19). Les images semblent conserver son apparence, mais elles ne saisissent qu’un instant daté et situé « en telle et telle année », « à telle heure » et « sous telle et telle latitude » (l. 17-19). De même, les rôles d’acteur, de metteur en scène ou d’auteur du scénario sont des identités circonstancielles, qui ne répondent pas à la question « en vérité, qui suis-je ? » (l. 19-20).

La description très concrète de son corps, jusque dans les organes, les os et les vertèbres (l. 11-17), ne révèle pas davantage son identité intime. La radiographie donne accès à l’intérieur physique, mais pas à ce qui fait le sujet. L’amputation du bras droit, mentionnée parmi les signes accidentels de la fiche signalétique (l. 29-30), rappelle qu’un événement corporel appartient à son histoire, sans pouvoir à lui seul dire qui il est.

2. Il récuse aussi la classification administrative et policière. Pour s’évaluer, le narrateur propose d’abord de prendre pour « échelle des valeurs » les sept péchés capitaux (l. 21-24). Il rapproche toutefois cette méthode, non sans ironie, des « toises », des « tests » et de la « fiche signalétique » (l. 24-27). Suit une longue liste de caractéristiques physiques, de la couleur des yeux aux empreintes digitales, puis de signes particuliers, distinctifs, défectueux ou accidentels (l. 27-31). L’accumulation, prolongée par « etc., etc. », fait paraître cette entreprise encombrante et réductrice. Cendrars la qualifie de « fatras pseudo-scientifique » et en dénonce la finalité policière : numéroter l’individu, le classer et pouvoir « lui mettre plus facilement la main dessus » (l. 31-33). La question brusque « quelle main ? Une main sale » (l. 33-34) transforme l’image de la main en signe de contrainte et de souillure. Son refus — « cela me répugne » (l. 34) — marque son opposition à une identité imposée de l’extérieur et réduite à des critères mesurables.

3. Il cherche finalement son identité dans son expérience morale et sous le regard de Dieu. Au lieu de cette classification, Cendrars choisit de se mesurer aux sept péchés capitaux : gourmandise, luxure, avarice, colère, envie, paresse et orgueil (l. 21-24). Ce détour est paradoxal, puisque la liste morale sert elle aussi d’instrument de mesure. Mais, à la différence des données policières, elle engage une réflexion sur son expérience et sur ce qu’il est devenu : il veut s’évaluer « par rapport à eux », selon « la notion » qu’il en a et « l’usure de leur pratique » (l. 23-25). Son identité se rapporte ainsi à une existence vécue et à un examen moral de soi, plutôt qu’à une collection d’images fixes.

La fin donne à cette introspection une dimension religieuse. Cendrars préfère « s'en remettre à la main de Dieu » et examiner « ce que les diables ont fait de moi » ainsi que la manière dont il s'en est tiré (l. 34-36). Il affirme qu'il ne peut se définir que « par rapport aux péchés » qu'il a « tous pratiqués » (l. 36-37) : il ne se présente donc pas comme innocent, mais comme un être dont l'identité se découvre à travers ses actes et l'histoire de sa vie. La formule finale, « Dieu jaugera et Dieu jugera » (l. 37), rapproche l'idée de mesurer de celle de rendre un jugement. Elle confie à Dieu l'évaluation ultime, tandis que le narrateur entreprend lui-même, à soixante ans, le bilan de son existence.

Conclusion. Cendrars explore ainsi d'abord une réponse négative, puis une réponse morale et spirituelle à la question « qui suis-je ? ». Ni les portraits, ni les photographies, ni les rôles, ni même la description détaillée du corps ne peuvent révéler le moi : ce ne sont que des aspects partiels et passagers. Il refuse aussi la réduction de l'individu à une fiche de caractéristiques. Il se cherche plutôt dans la pratique des péchés, dans le bilan de sa vie et dans la relation au jugement divin. L'identité apparaît alors moins comme une apparence fixe que comme une existence examinée et évaluée.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Face à « qui suis-je ? », Cendrars écarte les images, les rôles sociaux et les descriptions physiques, qui ne donnent que des aspects partiels et fugitifs de lui-même (l. 3-20). Il rejette également la classification pseudo-scientifique et policière, qui réduit l'individu à une fiche de signes extérieurs (l. 24-34). Il cherche finalement à se définir par son expérience morale — les péchés qu'il dit avoir tous pratiqués — et s'en remet au jugement de Dieu (l. 21-24 et 34-37). Le moi se révèle ainsi moins par une image fixe que par une vie examinée et jugée.

Deuxième partie : essai philosophique

10 points

Le moi et les images fugitives

Deuxième partie : essai philosophique

Question Question

Sujet p. 3

> Le moi n’est-il qu’un assemblage d’images fugitives ?

Nous croyons souvent nous connaître à travers les images qui nous représentent : un portrait, une photographie, un souvenir ou encore l’impression que nous laissons aux autres. Pourtant, chacune de ces images ne montre qu’un aspect de nous-mêmes et ne dure qu’un instant. Le moi désigne à la fois la personne que nous reconnaissons comme étant nous-mêmes au cours du temps et le sujet qui éprouve, pense et agit. Demander s’il n’est qu’un « assemblage d’images fugitives », c’est donc se demander si notre identité se réduit à une suite discontinue de représentations, ou si elle possède une unité que ces représentations ne suffisent pas à expliquer. Les images sont bien une matière de notre expérience de nous-mêmes, mais elles semblent trop partielles et changeantes pour constituer à elles seules notre identité. Il faut toutefois se demander si l’on peut concevoir un moi séparé de toute expérience et de toute représentation. Nous verrons d’abord que les images donnent une connaissance fragmentaire et instable de soi, puis qu’elles participent néanmoins à la construction de l’identité, avant d’examiner si l’unité du moi tient à la continuité d’une conscience et d’une histoire vécue.

Une image, qu’elle soit visuelle ou mentale, ne saisit jamais la totalité d’une personne. Une photographie fixe un visage à un instant donné ; elle ne montre ni les pensées de la personne photographiée, ni ses intentions, ni ce qu’elle deviendra. Les images que nous gardons de nous-mêmes sont tout aussi limitées : un souvenir rapporte une situation depuis un point de vue particulier, et notre mémoire peut en modifier le récit au fil du temps. Dans *Bourlinguer*, Cendrars énumère les portraits, les photographies prises dans différents pays et jusqu’aux clichés de son corps ; il estime que cette documentation ne lui livre qu’« une image fugitive », située à une date, un lieu et un rôle précis (p. 2, lignes 17-20). Ces images renseignent réellement sur certains aspects de son existence, mais aucune ne répond à elle seule à la question « qui suis-je ? ». En outre, nos représentations de nous-mêmes peuvent se contredire : nous pouvons nous juger courageux dans une circonstance et craintifs dans une autre. Si le moi n’était que leur assemblage, il risquerait de se réduire à une collection dispersée de portraits, sans unité permettant de les rapporter à une même personne.

Cette difficulté apparaît aussi lorsqu’on examine la perception intérieure. Dans le *Traité de la nature humaine*, Hume soutient que, lorsqu’il observe son esprit, il rencontre des perceptions particulières — sensations, passions, pensées — mais ne découvre pas, au-delà d’elles, un moi permanent qui se présenterait comme une impression supplémentaire. Il décrit ainsi l’esprit comme un faisceau de perceptions successives. Cette analyse rend compte de la diversité et du changement de notre vie intérieure : la colère d’hier n’est pas la pensée d’aujourd’hui, et aucune image isolée ne contient toute la personne. Elle invite à ne pas poser trop vite derrière nos expériences une identité parfaitement immuable que l’expérience ne nous ferait jamais rencontrer. Cependant, elle ne prouve pas que le moi soit une juxtaposition sans liens : nous reconnaissons des relations entre nos états, nous nous souvenons de certaines expériences et nous les rapportons à une même vie.

De plus, les images ne sont pas seulement des reflets passifs de notre identité ; elles contribuent à la former. Les souvenirs que nous retenons, les récits que nous faisons de notre passé et les représentations que les autres nous renvoient influencent la manière dont nous nous comprenons. Une personne qui se

rappelle avoir tenu une promesse peut se reconnaître comme responsable de cet engagement ; une photographie familiale peut lui rappeler une relation et une histoire partagées. Les images sont alors des traces grâce auxquelles l'identité se construit et se communique. Elles n'en constituent pourtant pas des preuves infaillibles : un souvenir peut être incomplet, une apparence trompeuse et le jugement d'autrui réducteur. Cendrars oppose lui aussi les signes corporels et les classifications qui prétendent identifier un individu à une connaissance plus profonde de soi : cette documentation « ne me livre tout au plus qu'une image fugitive » (p. 2, lignes 17-20), et le « fatras pseudo-scientifique » destiné à classer les individus lui répugne (p. 2, lignes 25-33). Le corps et les images publiques disent donc quelque chose de nous, mais ne disent pas tout.

Pour autant, faut-il conclure que le moi est un noyau fixe, indépendant de toute image et de toute expérience ? Cette réponse serait difficile à justifier : sans perceptions, souvenirs, pensées ou actions, nous ne disposerions d'aucun contenu par lequel nous connaître. Descartes, avec le cogito, met plutôt en évidence une certitude attachée à l'acte même de penser : au moment où je doute, je ne peux douter que je suis en train de penser. Cette certitude ne fournit ni le portrait complet d'une personne ni le récit de sa vie ; elle indique cependant que les pensées ne sont pas seulement des images anonymes, puisqu'elles sont éprouvées par un sujet. Elle ne suffit pas à démontrer que ce sujet reste identique en tout point au cours du temps, mais elle distingue l'expérience vécue d'une simple collection extérieure d'images.

La continuité de l'identité peut alors se comprendre moins comme l'immobilité d'une substance que comme celle d'une vie consciente et vécue. Dans l'*Essai sur l'entendement humain*, Locke associe l'identité personnelle à la continuité de la conscience, notamment à la capacité de se reconnaître dans des actions et des expériences passées. La mémoire joue ainsi un rôle essentiel : elle relie des moments différents en les rapportant à une même personne. Cependant, elle n'est ni parfaite ni constante. Nous oublions, et nos souvenirs peuvent se transformer ; l'identité ne saurait donc dépendre exclusivement d'une collection complète et exacte d'images mémorielles. Elle se manifeste aussi dans nos habitudes, nos engagements, nos choix présents et la manière dont nous assumons notre passé. Le mouvement du texte de Cendrars éclaire cette distinction : après avoir rejeté les portraits et les signes physiques comme réponses suffisantes, il propose de se mesurer à ses actes et à ses « péchés », puis d'examiner comment il s'en est tiré au cours de sa vie (p. 2, lignes 21-24 ; p. 3, lignes 35-37). Son identité ne se réduit donc pas à une photographie, mais se cherche aussi dans un parcours et dans la manière de l'assumer. Ces éléments forment une continuité qui se transforme sans se réduire à une série d'instantanés.

Ainsi, le moi n'est pas qu'un assemblage d'images fugitives. Les images, extérieures ou intérieures, sont indispensables pour se représenter et se raconter, mais elles restent partielles, changeantes et parfois trompeuses. Elles composent des traces de notre vie, non une définition exhaustive de la personne. L'unité du moi tient plutôt à la façon dont une conscience éprouve ces expériences, les relie et les assume dans une histoire qui se poursuit. Il ne s'agit ni de nier que nous changions, ni de postuler un portrait intérieur parfaitement immuable : l'identité se construit dans la durée, à partir d'images et d'expériences que le sujet ne cesse d'interpréter.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Le moi ne se réduit pas à un assemblage d'images fugitives : les images et les souvenirs contribuent à notre connaissance de nous-mêmes, mais demeurent partiels et changeants. L'identité tient aussi à la continuité d'une conscience qui relie et assume ses expériences au fil du temps.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2023/spe-humanites-litterature-philo-2023-liban-1-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.